

*Vallée de Kunar,
Afghanistan, 1995
(© Françoise de Mulder/
Roger-Viollet).
Un Afghan croqué
par Henri Meyer, 1878
(© collection Viollet).*

Une lente découverte

LES PREMIERS FRANÇAIS EN AFGHANISTAN

par Bernard Dupaigne

Mis à part Jean-Paul Ferrier, capitaine des chasseurs d'Afrique, envoyé par le gouvernement du roi Louis-Philippe à la cour de Perse et devenu adjudant général de l'armée persane, qui voulut se rendre en 1845 en Inde par les pistes d'Afghanistan, passant Hérât et Kandahâr, et dut rebrousser chemin à Guirichk devant l'hostilité des Afghans, le premier Français à avoir pu séjourner en Afghanistan (à partir de 1922) fut Alfred Foucher, un éminent archéologue, spécialiste de l'art gréco-bouddhique, professeur à la Sorbonne.

Le début des relations diplomatiques

À peine obtenues de l'Angleterre la pleine indépendance de l'Afghanistan et la liberté de nouer des relations diplomatiques directement avec les pays étrangers, sans en demander le droit à Londres (traités de 1919 et de 1921), l'émir Âmânoullâh « le pardon de Dieu » (qui régnera de 1919 à 1928) avait dépêché une mission de six personnalités afghanes, chargée d'établir des relations diplomatiques avec ses voisins et quelques-uns des principaux États de l'époque : l'URSS, la Perse et la Turquie, puis l'Allemagne, la France, l'Italie, et finalement l'Angleterre. C'est la France qu'il choisit pour nouer les premières relations. Il ne souhaitait se lier ni à l'Angleterre et à l'Empire anglais des Indes, ni à l'URSS, jugée trop proche et encore en ébullition révolutionnaire.

En 1925, lors de son premier entretien avec un journaliste, le Français Maurice Pernot, il donnera une définition du rôle de la France et de l'Europe en Afghanistan, qui reste toujours actuelle : « La France a fait confiance à l'Afghanistan. Fidèle à la mission civilisatrice qu'elle a assumée dans le monde et qu'elle ne reniera jamais, elle a ouvert les portes de ses écoles aux jeunes Afghans, elle est allée leur porter jusqu'au milieu de l'Asie l'évangile de science et de liberté. Tandis que d'autres faisaient appel à la haine, ou agissaient de manière à la soulever, la France a éveillé la sympathie et encouragé l'espoir. S'il y a encore une Europe, et qui veuille comprendre tout ensemble le danger qui la menace et les chances qui lui restent de le conjurer, elle devra reconnaître qu'en l'espèce, et à l'heure présente, son devoir et son intérêt lui dictent une même conduite, et que l'attitude la plus généreuse envers les États nouveaux ou rénovés du monde oriental, est aussi, politiquement, la plus avisée » (1).

Un chargé d'affaires afghan est nommé à Paris en 1922, puis un ambassadeur. L'émir a fait savoir en janvier 1921 à l'ambassadeur français à Téhéran, Charles Eudes Borlin (1865-1929), explorateur de l'Indochine et de la Chine de 1893 à 1900, qu'une mission archéologique française serait la bienvenue, poursuivant les recherches françaises de l'époque en Perse. Le secrétaire général du ministère des Affaires étrangères, Philippe Berthelot, saisit l'occasion, au nom de l'avancement de la science en France, et demande, par télégramme envoyé à Calcutta, à Alfred Foucher, de se rendre à Kaboul. Ce dernier était chargé depuis 1918 par l'Archaeological Survey de l'Inde d'une mission de recherches archéologiques : en 1895-1897, il avait travaillé dans les parages de la frontière indo-afghane pour y relever les monuments bouddhiques, mais sans pouvoir pénétrer en Afghanistan. Trop content de saisir sa chance, il accepte immédiatement.

M. et Mme Foucher, premiers Européens à résider à Kaboul

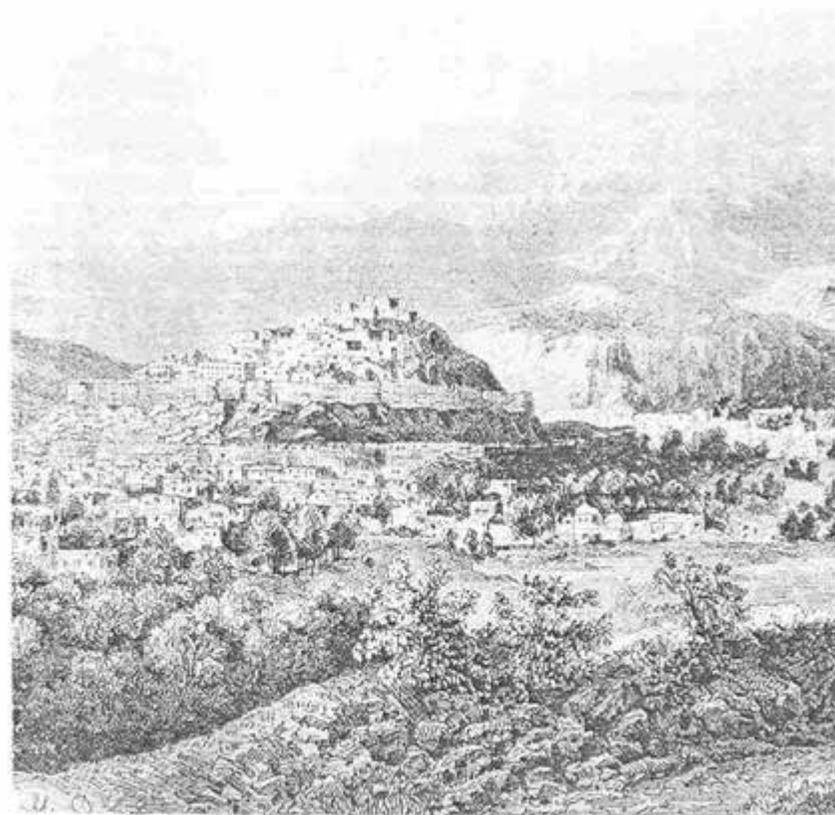
Les Anglais ne leur permettant pas le passage par Pechawar, « pour des raisons de sécurité », les tribus frontalières restant agitées, M. et Mme Foucher embarquèrent à Bombay et, par Téhéran et Machhad, rejoignirent la frontière afghane, après mille difficultés. « Pour le recevoir, l'émir avait envoyé jusqu'à la frontière une escorte nombreuse et magnifique. Partout, sur son passage, le savant français fut accueilli avec les plus grands honneurs », racontera Maurice Pernot. M. et Mme Foucher, arrivant à cheval par la route du sud, firent leur entrée à Kaboul le 1er mai 1922. Ils étaient les premiers Français à visiter la capitale afghane, les seuls Européens alors admis à y résider.

L'émir, influencé par les idées modernistes et réformatrices du mouvement des « Jeunes Turcs » au sein de l'Empire ottoman, connaissait l'œuvre éducative de la France en Turquie, et la réputation du lycée français d'Istanbul. Il envoya son fils étudier à Paris, accompagné d'une trentaine de jeunes gens. À sa demande, Alfred Foucher s'attacha d'emblée à fonder le premier établissement d'enseignement secondaire étranger, le collège franco-afghan *Âmāniyeh* (du nom de l'émir *Âmānoullâh*). Quatre instituteurs parisiens, arrivés à la fin de janvier 1923 et payés par le gouvernement afghan, MM. Ténèbre, directeur, Raymond, Furon (2) et Girard, ouvrirent le collège dès le 3 février, avec déjà 300 élèves. Auguste Girard fondera ensuite à Kaboul la première école d'agriculture.

Alfred Foucher restera sous le charme de l'Afghanistan de l'époque : « L'Afghanistan est un pays des plus "romantiques", et nulle part on ne trouve plus fréquente occasion de réaliser le rêve que caresse toute personne vraiment passionnée de voyages [...]. Une Suisse asiatique, située à la latitude de l'Algérie, conduisant graduellement des bosquets d'orangers aux neiges éternelles, et offrant sur ses routes accidentées une extraordinaire bigarrure de populations, tant nomades que sédentaires. Pas de spectacle plus curieux

– on pourrait dire plus biblique – que la rencontre d'une tribu en transhumance : hommes, femmes, enfants, troupeaux, traînant après eux sur leurs chameaux et autres bêtes de somme leurs tentes d'étoffe noire et leur sommaire mobilier » (3).

L'immensité rend philosophes les visiteurs. Dès la première mission en juillet 1924, Joseph Hackin (nommé en 1934 à la tête de la mission archéologique) sera, lui aussi, fasciné par la vie rurale traditionnelle : « Il n'est pas d'impression plus pure, plus forte que celle que procure le contact de ces êtres libérés de la contrainte des espaces limités et de la servitude du temps ; par la vertu de cette simplicité, certains engouements, certains aspects futiles de la vie d'Occident perdent de leur relief ; les pensées s'ordonnent, semble-t-il, à l'image des plans montagneux aux lignes si pures, derniers contreforts de l'Hindou-Kouch sur lesquels l'œil se repose, après la monotone vision de la plaine bactrienne [l'antique Bactriane, dans le nord du pays]. Opportune préparation à la solitude » (4).



Vue générale de Kaboul vers 1875-1880 (© collection Viollet).

Une présence française limitée

Alfred Foucher, donc, classe les collections numismatiques du nouveau premier musée de Kâboul, installé dans le palais royal de Bâgh-e Bâlâ, et parvient, après de longues négociations, à signer au nom de la France le 9 septembre 1922 une convention, valable pour trente ans et renouvelable, accordant aux archéologues le choix des sites à exploiter. Le produit des fouilles sera divisé par moitié entre l'État afghan et la mission française, exception faite des « pièces uniques » qui resteront la propriété du musée de Kâboul. Cette convention s'inspire de l'accord passé le 12 mars 1895 entre l'ambassade de France à Téhéran et le châh d'Iran, qui accordait aux Français « le monopole perpétuel et universel d'exécuter des fouilles, et d'extraire des objets intéressant l'art et l'archéologie sur tout le territoire de l'Empire ». Un second accord, conclu à Paris le 11 août 1900, attribuait à la France la moitié du produit des fouilles et la totalité des objets découverts à Suse. Les objets d'Iran iront au Louvre, ceux d'Afghanistan au musée Guimet.

Âmânoullâh prit soin de ne pas se lier exclusivement à la France, dont la présence restait encore symbolique, limitée à l'archéologie et à l'enseignement (cinq Français à l'ambassade, six archéologues, cinq professeurs). Il invite donc, dès 1924, les Allemands à créer un lycée germano-afghan, à organiser l'école militaire et une école d'aviation ; ils seront bientôt cent cinquante à Kâboul. Arriveront également une cinquantaine d'Italiens, médecins, architectes, ingénieurs, commerçants, acheteurs de soie. Tous ceux-là repartiront, à la fin de 1924, après l'arrestation, en août, d'un jeune ingénieur nommé Pipperno, qui avait tué un policier afghan après une dispute. La famille avait accepté le « prix du sang », mais, malgré les interventions diplomatiques, Pipperno fut exécuté le 2 juin 1925.

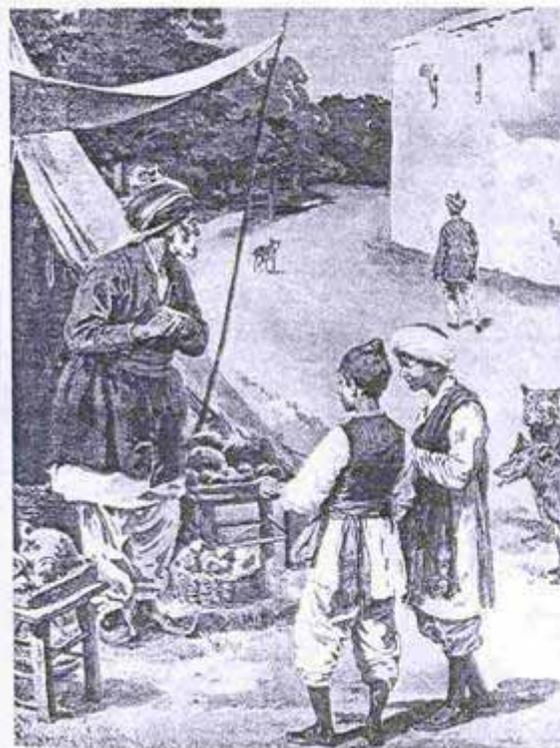
La vieille ville de Kâboul, aux ruelles tortueuses et aux maisons insalubres, sans système d'égouts, ne répond pas à l'idée qu'Âmânoullâh se fait d'une capitale moderne. En 1924, le premier ambassadeur de France, Maurice Foucher, arrivé en septembre de l'année précédente, décrit ainsi la vieille ville autour du bazar : « Des ruelles infectes de sable insipide dont sont bâties les demeures déjetées [...]. Toutes ces sentes entrelacées constituent un véritable labyrinthe serpentant sur un long parcours [...]. Aucun véhicule sauf, par hasard, une *tonga*, ou petite voiture à deux roues, dont les évolutions faciles emmènent au petit trot quelque riche Afghane, assisté de serviteurs pouilleux ; très peu de passants, sauf des coolies déguenillés ; çà et là des fantômes féminins traînant leurs socques, enveloppés de la tête aux pieds de vêtements souvent maculés comme des objets de dégoût [...]. Partout, la misère visible et invisible, les exhalaisons lourdes et fétides, la douleur parmi les grossièretés humaines ».

Maurice Pernet présente une image plus positive, celle d'un quartier populaire plus moderne : « De petites ruelles tortueuses et pleines de mystère

débouchent sur une longue avenue plantée d'arbres magnifiques. Dans le bazar, des paysans vêtus du costume traditionnel, des seigneurs drapés dans de riches manteaux en soie de Boukhara coudoient des bourgeois en veston. Les automobiles se fraient un chemin périlleux parmi les chars à bœufs et les processions d'ânes et de chameaux. Et, la nuit venue, on voit s'allumer en même temps quinquets fumeux et globes électriques éblouissants. Partout un merveilleux silence ; car le mouvement est à peu près celui d'un grand village ».

Suivant la tradition orientale, qui veut que l'on n'occupe pas la capitale de son prédécesseur, mais que le nouveau maître construise une nouvelle cité à sa propre gloire, l'émir Amânoullâh a donc décidé, au printemps 1923, d'édifier une nouvelle capitale, à 10 kilomètres au sud-ouest de l'ancienne, qui perpétuerait son nom : Dar-oul Âmân, « la Porte du Pardon ». Il profite de la présence de l'architecte-archéologue français André Godard pour lui demander de réviser le projet d'urbanisme qui lui a été soumis par des ingénieurs allemands, d'établir les plans de la ville nouvelle et de dessiner celui de son futur palais. La construction des bâtiments officiels se poursuivra jusqu'en 1928, mais ils ne seront pas occupés, et les maisons privées ne verront pas le jour. Quand la Croisière jaune Citroën traverse Dar-oul Âmân le 9 juin 1931, elle trouve un quartier moderne, mais vide. Le musée de Kâboul, enrichi des découvertes des archéologues français, ouvrira, cette année-là, dans le petit bâtiment initialement prévu pour abriter la municipalité.

Âmânoullâh aura davantage de succès dans son désir d'édifier le quartier dit de « la ville nouvelle » Chahr-e Nô. Pour encourager les fonctionnaires à se faire construire des maisons neuves dans cette zone située au nord-ouest du palais, Amânoullâh leur avait fait octroyer à partir de 1920 des prêts avantageux, à rembourser en vingt-quatre ans : « Des rues bien tracées sont bordées de boutiques.



Un marchand à Kâboul en 1907 (© collection Viollet).

De nombreuses villas s'élèvent de tous côtés, entourées de jardins et d'un mur bas à grille ».

La fin de l'élan moderniste

Du printemps de 1924 à mars 1925, des tribus pachtoues mangals et zadrans s'étaient rebellées contre les réformes modernistes d'Amānoullāh, armées par les Anglais des Indes, et menées, déjà, par des mollahs (ceux qui conduisent la prière à la mosquée) locaux ultratraditionalistes : l'émir avait proclamé le droit pour les jeunes filles afghanes de choisir librement leur mari. Il fallut bombarder les villages et les grottes. Maurice Pernot assista le 29 avril 1925 au retour à Kāboul du beau-frère de l'émir, à la tête de son armée, composée de volontaires de tribus, dont celle des Turis de Kourram, chiites, en lutte constante avec les autres Pachtoues sunnites : « Les hommes marchent à pied ; les femmes et les enfants sont juchés sur des chamcaux ou sur des ânes. Bien qu'épuisé par un long voyage, tout ce monde semble prendre son mal en patience. Nul visage n'exprime le désespoir, et beaucoup reflètent une entière indifférence [...]. Quant aux femmes, étroitement voilées, elles cachent jusqu'au bout de leurs doigts ». Les rebelles seront exécutés, les femmes et les enfants vendus aux enchères au marché aux esclaves de Kāboul, au bénéfice des autres tribus pachtoues déplacées vers le nord à la fin du XIXe siècle.

En novembre 1928, d'autres révoltes contre le processus des réformes modernes eurent lieu dans la région de Djelālābād ; Amānoullāh (qui a abandonné, en juin 1926, son titre d'« émir » pour celui, plus moderne, de « roi ») fut contraint de chercher refuge dans sa tribu, les Dourranis de Kandahār, mais les Ghilzaïs de l'Est refusant de le soutenir, il dut s'exiler en Inde, puis en Italie.



Vue générale d'Herāt vers 1878, dessin de De Drée (© collection Roger-Viollet).

Un usurpateur tadjik des plaines du nord de Kāboul, un villageois surnommé « le fils du porteur d'eau », Batcha-e Saqao, se saisit alors du trône avec peu de troupes. Il abolit toutes les réformes d'Amānoullāh, ferma les écoles de filles, et imposa à Kāboul un régime ressemblant fort à celui mis en place, en 1906, par les *talebān*. Il sera chassé rapidement par l'ancien commandant en chef de l'armée, exilé à Paris comme ambassadeur, Nāder Khān. Ce dernier a débarqué à Bombay. Avec l'accord de l'Angleterre, il a gagné, à partir de Quetta dans l'actuel Pakistan, Kandahār, l'ancienne capitale royale. Il lève des troupes parmi les tribus pachtoues dourranis auxquelles il est apparenté, et prend Kāboul le 9 octobre 1929, pour être proclamé roi – chāh – par acclamations de ses troupes. Le musée a été dévasté, mais les quatre Français restés dans la capitale sont indemnes. Les tribus kandahāris levées par Nāder Khān sont laissées se livrer trois jours au pillage, en remerciement des services rendus. Puis elles partent jeter leur dévolu sur le Kohestān, la région d'origine du roi déchu. Andrée Viollet, la journaliste



La Croisière jaune, organisée par André Citroën, consistait à traverser l'Asie centrale en automobile en suivant l'ancienne route de la soie, 1931-1932 (© collection Roger-Viollet).

vedette du *Petit Parisien*, arrive à Kāboul par le petit avion qui relie Tachkent à la capitale afghane depuis 1924 pour assister au triomphe et à l'intronisation de Nāder Chāh (qui a gardé un bon souvenir de ses années à Paris), et à la pendaison, le 1er novembre, du « fils du porteur d'eau » et d'une quinzaine de ses conseillers (5).

Une lente réouverture

Les provinces afghanes resteront en ébullition jusqu'à l'assassinat de Nāder Chāh en novembre 1933, à la suite de rivalités tribales. Ainsi, la Croisière jaune arrivant à Herāt, le 20 mai 1931, avait-elle trouvé la capitale régionale encore tenue par des cavaliers turkmènes, partisans d'Amānoullāh.

Robert Byron, peintre et écrivain anglais, parcourt la route du Nord, de Hérât à Kaboul, en mai et juin 1934, laissant un récit fameux publié à Londres (6).

Durant l'été 1937, la voyageuse suisse Ella Maillart, rendue célèbre par ses pérégrinations au Turkestan soviétique en 1932, puis par son voyage aventureux à travers le Turkestan chinois en 1935 en compagnie de l'écrivain anglais Peter Fleming, traversait, seule, l'Afghanistan d'ouest en est, en autobus et camion. Elle est tombée, elle aussi, sous le charme de cet Afghanistan d'autrefois et de la noblesse de ses habitants : « Je n'oublierai pas de sitôt ce voyage riche en poussière et en pannes, cette ferveur des pèlerins, ces nuits au bord de la route ou dans des caravansérails surpeuplés ». Elle reviendra à l'été 1939, en voiture cette fois, une Ford V 8 toute neuve, en compagnie de l'écrivain suisse Annemarie Schwarzenbach (1908-1942). Toutes deux veulent « apprendre à se connaître » elles-mêmes en parcourant ce pays mythique, non encore touché par l'expérience matérialiste. Elles espèrent, en étudiant l'Afghanistan, mieux se comprendre : « Ici, où le mode de vie n'a pas encore changé, où le fils pense comme pensait le père, les hommes ont gardé leur dignité d'homme [...]. Tous les gens étaient agréables, ils savaient sourire, ils se comportaient en égaux [...]; ils se mouvaient avec aisance dans une vie à leur taille ». Ella Maillart regrette la modernisation récente du pays, menée avec l'aide de quelques techniciens occidentaux. Ne pourrait-on pas, enfin, écrit-elle, trouver « un moyen terme entre l'amer savoir de l'Occident et l'insouciance ignorante du monde propre aux nomades [...] ? Pourquoi notre civilisation mine-t-elle, sapte-elle, corrodé-t-elle tout ce qu'elle touche ? » (7)

La seconde guerre mondiale, durant laquelle l'Afghanistan restera neutre, n'est pas propice aux découvertes. Le royaume d'Afghanistan ne se rouvrira vraiment aux étrangers qu'à partir de 1953, avec la nomination d'un nouveau Premier ministre, Mohammed Dâoud Khân, cousin du roi Zaher Châh. Il s'efforcera de garder un équilibre entre Soviétiques et Américains, en faisant appel aux deux pays. Le nombre des professeurs et experts étrangers s'accroît nettement. Ils seront 12 000 en 1970.

Joseph Kessel conquis par la beauté du pays

Joseph Kessel arrive à Kâboul en 1956, l'année du premier plan quinquennal de développement, financé à 60 % par l'aide étrangère. Pour lui qui en a vu d'autres – il a alors 58 ans –, ce voyage n'est pas une expérience initiatique, mais plutôt un retour inattendu vers son enfance, quand, de 1905 à 1908 à Orenbourg, sur les bords de l'Oural, il rêvait aux côtés de son grand-père en regardant les caravanes venues des lointaines steppes. À lui aussi, l'Afghanistan apparaît comme un pays hors du temps, avec ses nomades qui ne « connaissent point les frontières et qui, armés, poussent devant eux leurs troupeaux innombrables [...], tantôt par petites troupes, tantôt par files

interminables, au pas de leurs chameaux énormes, toujours superbes, noirs, et traînant dans leur sillage tous les sortilèges du centre de l'Asie ». Il est, comme ceux qui l'ont précédé, touché par la fierté et la noblesse des Afghans : « De l'Âmou-Dariâ au désert du Seistân et de Hérât aux passes de Khyber, à travers les races, les tribus et les clans, on rencontre chez ce peuple, composé comme une mosaïque humaine, les mêmes traits : passion de l'indépendance, fierté, gentillesse et hospitalité. La vigueur et la noblesse des traits – ce peuple est l'un des plus beaux du monde –, l'harmonie des mouvements, la couleur des étoffes s'accordent à cette dignité instinctive de pâtre, de paysan, de montagnard, de guerrier, de nomade [...]. Et le plus

pauvre montre au visiteur qui vient de l'étranger une courtoisie, une générosité sans pareille » (8).

De cet éblouissement, Kessel tirera son fameux roman, *Les Cavaliers*, publié en 1967 et qui fera vraiment connaître l'Afghanistan en France. C'est lui, et également le manteau de

peau de mouton brodé porté par Brigitte Bardot, qui susciteront un afflux de touristes en Afghanistan (60 000 en 1970), avides de découvrir un pays qui semble avoir échappé aux atteintes de notre civilisation matérialiste. Réalisateur du film voulu par Kessel, *La Passe du diable*, Pierre Schoendoerffer dira : « Ce que j'avais senti était vrai. L'Afghanistan, c'est le ciel, c'est la pierre, c'est la nudité de l'âme et c'est Dieu. Oui, l'Afghanistan est un rêve, mais un rêve accessible » (9).

Après lui, les photographies de Roland et Sabrina Michaud, paisibles et pleines de beauté, allaient entretenir le mythe d'une terre heureuse et immuable. Mais tout

Joseph Kessel en Afghanistan, en octobre/novembre 1970 (© Pierre Barbier/Roger-Viollet).



Cavalier d'un bozkachi qui inspira Joseph Kessel pour son roman *Les Cavaliers*, 1970 (© Pierre Barbier/Roger-Viollet).

allait basculer après 1973 et, surtout, 1978. Le temps de l'innocence est terminé. L'Afghanistan entre dans la turbulence du monde moderne.

B. D.

© 2002 by Éditions Buchet-Chastel,
un département de Meta-Éditions

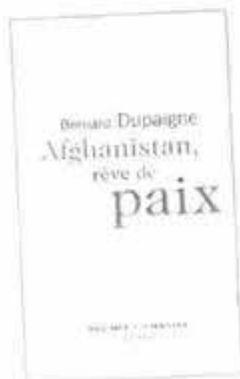
Notes

- (1) Maurice Pernot, *En Asie musulmane*, Paris, Hachette, 1927.
- (2) Raymond Furon est géologue. Il publiera en 1926 le premier livre sur l'Afghanistan moderne (*L'Afghanistan*, Paris, Blanchard), et en 1927 sa thèse de géologie sur le pays. Il sera ensuite sous-directeur au Muséum national d'histoire naturelle.
- (3) Alfred Foucher, *La Civilisation iranienne*, Paris, Payot, 1952.
- (4) Préface à Maurice Fouchet, *Notes sur l'Afghanistan*, Paris, Maisonneuve, 1931.
- (5) Andrée Viollis, *Tourmente sur l'Afghanistan*, Paris, Librairie Vallois, 1930.
- (6) *La Route d'Oxiane*, Paris, Payot-Voyageurs, 1993 (édition originale en anglais en 1937).
- (7) Ella Maillart, *La Voie cruelle*, Genève, Éd. Jeheber, 1952.
- (8) Joseph Kessel, *Le Jeu du roi*, Paris, Del Duca/Plon, 1969.
- (9) *Connaissance des voyages*, 2, été 1970.

Bernard Dupaigne, professeur au Muséum d'histoire naturelle et directeur du laboratoire d'ethnologie du musée de l'Homme jusqu'en 1999, est l'auteur de plusieurs ouvrages sur l'Afghanistan. Depuis 1963, il s'est rendu de nombreuses fois dans ce pays notamment dans le cadre de missions de développement agricole.

Afghanistan, rêve de paix

Bernard Dupaigne



*Pour mieux comprendre
la situation actuelle de l'Afghanistan,
Bernard Dupaigne revient sur les images
successives de ce pays, depuis celles qu'en
avaient rapportées les premiers voyageurs.
Une relecture de l'histoire récente qui
permet de dégager les enjeux de l'avenir.
Un plaidoyer pour un Afghanistan digne,
dont l'unité nationale s'appuie sur
les particularités régionales.*

Buchet-Chastel, 2002, 150 pages, 12 €